

Vivre en ville, vivre la ville

Raymond Montpetit

Number 36, Winter 1994

Incursions dans le quotidien

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/8525ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (print)

1923-0923 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Montpetit, R. (1994). Vivre en ville, vivre la ville. *Cap-aux-Diamants*, (36), 36–39.



VIVRE EN VILLE, VIVRE LA VILLE

Le Montréalais parcourt quotidiennement, anonyme, les rues de sa ville. Dans ce grand marché d'images où le passé se mêle au présent, mené le plus souvent par l'habitude mais aussi par le désir, il se trouve et se perd; se perd et se trouve...

par Raymond Montpetit

LA VILLE EST UNE GLOBALITÉ FLOUE, UNE IMMENSITÉ insondable, une réalité tout autant imaginaire que physique; elle évoque, par ses dimensions et sa profusion, un inépuisable réservoir d'expériences humaines les plus diverses dont nous savons que la grande part nous restera à jamais inconnue. C'est pourquoi la ville, la vraie, celle qui compte au moins quelques centaines de milliers de résidents et quantité de gens de passage, est d'abord incarnée dans une de ses parties, son centre, le centre-ville. C'est à lui que l'on pense quand on dit «Paris, New York ou

Montréal», et non aux quartiers périphériques, c'est vers lui qu'affluent les visiteurs qui veulent découvrir la ville, c'est son profil en hauteur qui en vient à représenter «la» ville contemporaine. Le cœur de la ville bat en son centre et si ce dynamisme disparaît, si cette effervescence s'éteint, il faudra se demander si nous avons encore affaire à une «ville».

Le centre définit la personnalité d'une ville, il abrite plusieurs types d'activités qui la caractérisent, l'activité économique bien sûr, mais aussi autre chose, que le penseur français Roland Barthes nommait la dimension érotique de la ville:

«La ville, essentiellement et sémantiquement, est le lieu de rencontre avec l'autre et c'est pour cette raison que le centre est le point de rassemblement de toute ville... le centre ville est vécu comme le lieu d'échange des activités sociales et je dirais presque des activités érotiques au sens large du terme. Mieux encore, le centre ville

«La rentrée automnale».
(Photo de l'auteur).



est toujours vécu comme l'espace où agissent et se rencontrent des forces subversives, des forces de rupture, des forces ludiques.»

Depuis toujours, le centre d'une ville est le lieu par excellence des rencontres et des échanges de toutes natures; partout y règnent «l'offre et la demande», sur lesquelles repose toute société. L'anthropologue Claude Lévy-Strauss a décrit comment une société met en place plusieurs systèmes de communication. Toute collectivité doit, pour durer, assurer trois grands types d'échange et de communication: par ses règles économiques, elle contrôle l'échange des biens; par son système linguistique, elle rend possible l'échange des messages; par ses règles de parenté et de mariage, elle voit à ce que les femmes circulent entre les groupes pour aller créer de nouveaux foyers. Le centre-ville joue dans ces systèmes d'échange un rôle de premier plan: il est le lieu de l'économie et abrite la place du marché, les rues commerciales contemporaines et la bourse; il accueille aussi les lieux d'échange d'idées et de significations comme les universités, les collèges, les bibliothèques, les musées, les journaux et les médias électroniques; enfin plusieurs lieux de sociabilité, bars, discothèques, y affichent leurs enseignes au néon et favorisent, jusqu'à tard dans la nuit, les rencontres entre les sexes. Des produits, des significations, des personnes, en profusion; le centre-ville concrétise ainsi le phénomène urbain, il se trouve au cœur des réseaux d'échange sur lesquels se fonde la société contemporaine.

Vivre la ville au quotidien, c'est s'insérer dans ces réseaux, sentir qu'on y prend part, vibrer dans le va-et-vient caractéristique de son rythme enivrant, à la recherche de ce «quelque chose» qui, par principe, se passe toujours quelque part et à toute heure. Aimer la ville, c'est avoir besoin de cette certitude que quelque chose s'offre, même quand, pour le moment, on n'en fait aucun usage. La ville prend alors figure de la permanence de l'offre, d'une offre au-delà du besoin, d'une satisfaction toujours possible.

Le temps

On a déjà fait remarquer que, si Dieu créa la nature, les hommes créèrent les villes. Et parce que celles-ci résultent de l'action des hommes, elles participent de la culture de leur époque. La rapidité de la nôtre et sa tendance à tout transformer en marchandise font que l'on «consomme» de la ville et qu'on la modifie pour en faire un produit attrayant et au goût du jour. Le centre-ville en particulier reste une réalité en continuelle transformation, il crée l'événement en évoluant et en changeant, rapidement au gré des heures et des saisons et, plus lentement, de décennie en décennie.



Le citadin se retrouve tous les jours dans des lieux connus, mais quelque peu différents. Du nouveau apparaît et se mêle au plus ancien: ici, un restaurant a changé de nom; là le design d'une boutique est entièrement refait; ailleurs un édifice est démoli, un autre est recyclé et un nouveau mobilier urbain décore quelques rues. Le temps passe sur la ville comme sur une personne: globalement, elle reste elle-même, mais à y regarder de plus près, elle accuse néanmoins

«À l'écoute des amis dans des lieux familiers».
(Photo de l'auteur).



«Ouvert dans la nuit».
(Photo de l'auteur).



une importante quantité de modifications mineures qui, peu à peu, la métamorphosent. Ces changements accompagnent la vie du citadin, et voilà que comme lui, les lieux ont un passé disparu.

Le temps marque la ville de plusieurs façons. On y relève des changements à long terme, des muta-

tions disparues — ruelle des Fortifications, rue de la Commune —, des bâtiments recyclés abandonnent leurs usages anciens pour assumer de nouvelles fonctions. Et un jour on constate «comme le quartier a changé» surtout quand on y revient après un temps d'absence.

Comme la nature, la ville revêt une physionomie différente selon les saisons et les événements récurrents qui l'animent. Il y a le Montréal d'été, celui des terrasses et des festivals du jazz et du cinéma; le Montréal automnal de la rentrée scolaire, où l'orangé des arbres annonce les couleurs de l'Halloween; le Montréal blanc, rouge et vert du «temps des fêtes»; le Montréal printanier lorsque les pavés nus refont surface. Cette temporalité urbaine s'inscrit de façon très nette dans les vitrines des grands magasins, là où les modes et les choses sont toujours en avance d'une saison, affichant, dans la chaleur de l'été, les tweeds et les imperméables de septembre, ou étalant la mode d'été aux yeux des passants bien emmitoufflés. La ville déploie son propre ensemble de signes du temps qui passe, différents de ceux qu'on lit dans la nature, mais tout aussi explicites.

La ville se vit aussi aux différentes heures du jour. Comme la série des cathédrales peintes par Monet reflète les diverses luminosités de l'aube au crépuscule, le centre-ville se transforme plusieurs fois par jour, sous l'influence des groupes qui convergent pour poursuivre différentes activités. Une rue, un bar, une place, un parc revêtent ainsi des personnalités successives; inutile de chercher de midi à quatorze heures, d'autres acteurs entrent en scène et adaptent les lieux à leurs besoins du moment.

Chaque groupe a ses places et ses heures précises; mais la ville est plus polyvalente, et nous ne reconnaitrions peut-être pas, en pleine nuit, les lieux que nous fréquentons à la lumière du jour. Autres temps, autres mœurs, plusieurs fois par jour... Un peu plus tard, ici devient un ailleurs étrange. Où suis-je? Quelle heure est-il? La ville appartient toujours à ceux qui la fréquentent.

L'anonymat

Le centre-ville est par excellence le grand lieu de l'anonymat, le territoire des inconnus où nos propres existences sont incluses dans un rapport anonyme quotidien aux autres citadins. En effet, ce qui caractérise le quotidien du village, à savoir la présence permanente de visages familiers, de personnes connues, de références partagées, fait ici place à l'expérience de la foule où l'on ne reconnaît personne, où nul ne nous connaît et où cet état de choses constitue la réalité la plus banale, la plus coutumière.

Au Québec, la culture longtemps dominante et institutionnalisée a cherché à décrire négative-



«Un look, une musique; une génération urbaine». (Photo de l'auteur).



«Traces d'une période révolue». (Photo de l'auteur).

tions saisonnières, et des transformations qui scandent les heures d'une journée. La ville actuelle porte plusieurs signes de ses états plus anciens. Ici, un mur fait encore étalage d'une vieille annonce peinte pour une marque de bière qui n'existe plus; là, un édifice démoli laisse sur le bâtiment voisin l'empreinte fantomatique de sa présence révolue. Des noms de rues et d'édifices rappellent des fonctions et des configura-



ment cet anonymat; elle y voyait un exil. Mais il s'est toujours trouvé des individus pour en jouir, pour aimer se fondre dans un environnement «neutre» qui ne juge pas, et pour choisir leur coin dans ce lieu où l'autre se tient à distance. Aussi l'imagination nous guide-t-elle quand nous cherchons à personnaliser tel visage, à donner un nom et une biographie à telle physionomie.

au monde, aux êtres, aux choses et aux lieux qui sont les nôtres. C'est en effet sous le signe de l'habitude que nous vivons la ville, car à l'intérieur de sa globalité, de ses mille parcours et de ses millions d'habitants, nous opérons un ensemble de choix dont l'addition détermine un genre de vie, une sous-culture particulière. Nous avons nos trajets, nos rues, nos lieux de connais-



«Fenêtre sur rue».
(Photo de l'auteur).

Et réciproquement, nous savons que pour l'autre, nous ne sommes qu'une image qui passe.

Pour le citadin qui aime la ville, l'anonymat ouvre une porte sur la liberté et sur l'imaginaire, invite à l'aventure et à la fiction, appelle perpétuellement à la rencontre avec des univers autres, avec des subjectivités entrevues mais inconnues, avec ces «êtres de fuite» chers au regard de Marcel Proust.

La ville vécue, c'est la foule des gens anonymes croisés dans des lieux familiers, à la manière des théâtres où un même décor sert à plusieurs pièces. Aussi n'est-ce pas un hasard que la grande ville compte plusieurs lieux où se rassemblent les foules, qu'il s'agisse des rues, des parcs, des grands magasins, des salles de spectacles, des arénas ou des transports en commun, lieux de partage d'une expérience éphémère. Sans eux, une ville est-elle encore une ville? La culture urbaine est du domaine public, et si dans un avenir prochain elle se fait de plus en plus un produit médiatisé, consommé dans l'espace privé de nos domiciles, lieux de résidence devenus aussi lieux de travail, l'âge des villes aura peut-être pris fin.

Les fragments

Jour après jour, à l'année longue, une certaine routine s'installe et en vient à définir notre rapport

sances et de reconnaissances qui font que souvent nous allons presque les yeux fermés vers des espaces et des décors familiers.

Nous vivons la ville par fragments seulement, dans un rapport métonymique où des parties finissent par déterminer notre perception d'un tout ignoré. Nous découpons et sélectionnons les lieux et les heures de notre Montréal. Le familier n'est que le fragmentaire spécifique qui, quotidiennement, constitue pour nous la ville que nous habitons.

Notre quotidien urbain repose donc sur ce mélange assez particulier de lieux changeants devenus familiers et de personnes, la plupart du temps inconnues, qui les peuplent. Libre à chacun de choisir son dépaysement en allant ici ou là, à la rencontre de l'autre. L'inconnu est au coin de la rue. Une autre ville attend, un peu plus loin, un peu plus tard, car comme l'a écrit Claude Beausoleil, «Montréal est peut-être la ville qu'on lui demande d'être. Montréal aime se travestir, se costumer, se déguiser, donner un show. Elle fait le show qu'on attend. Les décors sont installés en permanence». Les citadins savent qu'ils font partie du spectacle qu'ils contemplent. ♦

Raymond Montpetit est directeur du programme de maîtrise en muséologie à l'Université du Québec à Montréal.

